

III

La dame de charité

Hélène partit le soir même par le bateau de Trieste, avec sa fidèle Charmide.

— Nous nous retrouverons à Paris, dit-elle à Violette en l'embrassant, n'oubliez pas que tout s'oublie et que tout se renouvelle. Je sais qu'on fait des façons pour vous recevoir, mais si vous revenez cet hiver je vous promets de donner une fête tout exprès pour vous.

Violette remercia Hélène, mais elle lui dit :

— Il n'y a plus de fêtes pour moi.

La comtesse de Montmartel fut très caressée à Froshdorf. On sait, là-bas, que si la loi salique a toujours été maintenue en France,

c'est que les femmes gouvernent quand les hommes règnent.

A son retour à Paris, madame de Montmartel lut dans les journaux qu'un pauvre artiste, un violon de l'Opéra, venait de mourir, léguant à la charité publique trois petites filles de quatre à huit ans. Or la charité publique est une mère capricieuse qui n'a pas toujours du lait dans son sein. La comtesse voulut savoir si l'appel aux âmes sensibles avait sauvé ces enfants de la misère. On s'était fort apitoyé sur leur sort, entre un sermon et un bal, mais en fin de compte on s'était dit sans doute que la meilleure charité c'est de commencer par soi-même, car les filles du violon étaient abandonnées, dans un galetas, à une arrière-cousine qui n'avait pas de pain pour elle-même.

Madame de Montmartel trouva les petites filles si jolies, qu'elle jura de les sauver. La cadette surtout lui plut par sa gentillesse : elle était blonde comme elle. Quoique criant misère, elle jouait d'un petit violon que lui avait donné son père au jour de l'an. Elle exécutait déjà, sans savoir le premier mot de la musique — mais parce qu'elle était « née là

dedans » — la marche des *Puritains* et le chant du *Trouvère*.

Après avoir choisi un petit appartement avenue de Neuilly, Hélène y conduisit les trois enfants avec leur cousine, en disant à cette femme qu'elle la chargeait de veiller sur elles. Elle s'amusa elle-même à leur acheter des robes; elle ne négligea rien pour qu'elles eussent du pain, du feu, du soleil, — et des confitures, et des gâteaux, et des joujoux.

A la troisième visite qu'elle leur fit, les trois sœurs lui sautèrent au cou. Elle s'imagina qu'elle était devenue leur mère. Elle versa de ces bonnes larmes qui sont plus douces que le rire strident de la gaieté.

On sait tout, à Paris; on sait mal, mais on sait. Les mêmes journaux imprimèrent bientôt que, grâce à leur appel, une grande dame dépensait, pour les trois orphelines, les plus beaux deniers de sa toilette. On ne dit pas le nom de la grande dame, mais on laissa deviner que c'était une des filles du comte de Lesparre.

Les filles du comte de Lesparre, c'étaient madame de Néers et madame de Montmartel.

Or ce ne pouvait être la Messaline blonde

qui jouait à la charité : elle avait autre chose à faire. C'était à n'en pas douter la marquise de Néers qui était devenue la seconde mère des abandonnées.

Madame de Montmartel aimait l'anonyme en tout, ou plutôt elle aimait à masquer ses actions par d'autres figures. Aussi, un jour, quand la cousine des enfants la supplia de lui dire enfin son nom — jusque-là on ne l'appelait que l'inconnue — elle donna le nom de sa sœur.

Ce fut donc bien le nom de la marquise de Néers que tous les matins et tous les soirs les enfants, agenouillés, prononçaient avec dévotion en même temps que celui de la mère de Dieu.

Et les journaux continuaient à parler des scandales de la Messaline blonde.

IV

Cher brigand

Quand madame de Campagnac et Violette se retrouvèrent seules à Venise, les deux noms de Octave et d'Achille revinrent dans leurs causeries.

— Je les ai tant aimés, dit un jour avec abandon l'amie de Violette, que ces deux figures se confondent aujourd'hui dans mon cœur. Si je veux penser à l'une, l'autre apparaît.

Madame de Campagnac, quand elle disait cela, était sur le point d'aimer une troisième figure.

C'était un ci-devant officier du ci-devant

roi de Naples. Les Napolitains sont beaux, celui-là avait plus d'un point de ressemblance avec un homme d'esprit qui a marqué vivement son type à Paris : Pier Angelo Fiorentino.

Madame de Campagnac aimait les aventureux, elle aima bientôt ce soldat d'une cause perdue qui attendait l'heure de la bataille. Il portait un beau nom : Salvator Mantelli. On s'était rencontré sur le quai des Esclavons, on s'aperçut bientôt qu'on habitait le même hôtel. Ce jour-là madame de Campagnac voulut dîner à table d'hôte. Naturellement Salvator se plaça auprès d'elle. On parla avec enthousiasme de la reine de Naples. L'enthousiasme ouvre le cœur. Quand madame de Campagnac ferma le sien elle y trouva Parisis, Santa-Cruz et Salvator.

Elle était devenue expansive.

— Ah ! ma chère Violette, dit-elle le soir à son amie, n'est-ce pas une profanation ! Je suis furieuse contre moi, car je crois que j'aime cet officier du roi de Naples.

Et comme pour s'excuser :

— C'est si beau, la fidélité au malheur !

Violette était quelque peu indignée.

— Quoi ! dit-elle, il m'aura fallu pleurer si longtemps avec vous pour que vous en arriviez là ?

— Que voulez-vous, ma chère amie, je suis de bonne foi avec moi-même. Qu'est-ce donc que la vie si ce n'est un feu de joie dans les larmes ?

Violette voulut mettre en garde madame de Campagnac, elle lui raconta ce qu'elle savait de Salvator Mantelli. Jusque-là il n'avait servi le roi de Naples que dans la Calabre, à la tête d'une compagnie de brigands. Il s'était montré brave, mais en homme qui n'a ni foi ni loi pour les coutumes de la guerre. Il avait tué et pillé comme en pays ennemi, quoiqu'il fût dans son pays.

Madame de Campagnac répondit, pour l'excuser, qu'on ne se bat pas avec de beaux sentiments, qu'il y a dans la vie les heures de colère et les heures d'amour, que la fière expression de cette belle figure prouvait, d'ailleurs, un cœur loyal.

Quelques jours après on dit devant madame de Campagnac que la tête de Salvator était

mise à prix à Naples et qu'on pourrait bien venir la lui prendre à Venise.

— On n'osera pas ! dit-elle tout haut comme pour braver ceux qui donnaient cette mauvaise nouvelle.

En Italie, un homme décidé à tout comme l'était Salvator, n'est pas « appréhendé » au corps comme en France. Voilà pourquoi les brigands se montreront toujours le cigare à la bouche jusqu'aux portes de Naples. Salvator était venu débarquer à Venise pour y chercher des recrues parmi ceux qui espéraient que la ville des doges reprendrait les armes de la république. Son yacht tout équipé l'attendait au Lido, deux gondoliers de ses amis rôdaient toujours sur le quai des Esclavons pour le mener en toute vitesse à son yacht, quelle que soit la gondole, s'il lui arrivait malheur. Salvator aimait à braver le danger, mais il ne s'aventurait pas au cœur de Venise ; il allait du quai des Esclavons à la place Saint-Marc, armé jusqu'aux dents, sans en avoir l'air. Il avait, d'ailleurs, des intelligences dans la place ; si un ordre était venu de Florence, on l'eût averti le premier ; il savait que les

soldats vénitiens ne l'arrêteraient pas. On lui représentait que les bersagliers étaient braves, mais il répliquait qu'il faudrait tout un régiment pour le cerner.

Madame de Campagnac s'exalta devant le danger que courait ce beau capitaine d'aventure.

Il ne devait plus passer que quelques jours à Venise, il lui sembla qu'elle deviendrait plus triste que jamais dès qu'il serait parti. Aussi ne fit-elle pas de façons pour lui permettre — en tout bien tout honneur — une intimité presque amoureuse. Il lui peignait très poétiquement sa vie dans les Calabres où il avait un château et des terres considérables. Ceux qu'il appelait ses soldats — ses brigands comme on disait à Naples — étaient des montagnards fidèles au roi et à Dieu, il ne doutait pas du triomphe de sa cause. Il portait sur son cœur une image de la madone et une image de la reine de Naples.

— Ah ! s'écria-t-il en levant les yeux sur madame de Campagnac, si j'avais aussi une image de vous, mon épée serait plus légère.

Madame de Campagnac lui donna une pho-

tographie, de Carjat, lumineusement blonde, où tout le charme de la femme était répandu. Salvator la baisa avec feu.

— Ah ! madame, dit-il tristement, si je pouvais vous emporter vous-même !

Madame de Campagnac était devenue rêveuse. Il reprit :

— Mon petit yacht est une merveille, une vraie gondole amoureuse, qui défie la mer dans ses colères.

— Non, dit madame de Campagnac, je ne mettrai pas le pied sur votre yacht, mais j'irai vous conduire jusque-là.

— Je ne pourrai plus vivre sans vous voir.

— Eh bien ! je vous promets d'être à Naples dans un mois. Si vous ne pouvez venir à Naples, j'irai jusqu'à Pompeï, j'irai plus loin s'il le faut.

Madame de Campagnac, sans le dire à Violette, alla jusqu'au yacht dans une gondole avec Salvator.

Une gondole, à Venise, c'est la vie privée, je n'ouvrirai donc pas la porte sur les deux amoureux.

— D'où revenez-vous ? demanda Violette à

son amie en la revoyant quelques heures après.

Madame de Campagnac prit les mains de Violette et pleura.

— Je suis bien malheureuse ! lui dit-elle.

C'est toujours le premier cri des femmes qui — aiment — même la troisième fois.

Violette avait compris. Elle lui dit avec un fin sourire :

— Vous serez toujours malheureuse, vous, mais vous vous consolerez toujours.

V

Souvenirs de Paris

Violette retournait plus que jamais vers sa passion pour Paris. Elle ne pouvait s'expliquer cette obstination de son cœur pour un tombeau.

Elle pensait souvent à la mort :

— Je suis sûre qu'il m'attend, disait-elle.

Si je mourais, je le reverrais.

Mais l'image de Geneviève lui apparaissait.

— Non, puisqu'il est avec elle.

Et elle pensait à la tragédie d'Ems :

— C'est beau d'avoir voulu mourir pour elle ! Et pourtant s'il lui avait survécu, nous nous serions retrouvés.

Le souvenir d'Octave était si vivant que Violette se rappelait ces légendes du moyen âge où des amants séparés par la mort vivaient ensemble par la force de l'âme.

Elle était retenue dans ses idées par un jeune Allemand quasi-visionnaire, son voisin de la table d'hôte, qui soutenait cette thèse quelque peu étrange :

L'âme des vivants a une action sur l'âme des morts, comme l'âme des morts a une action sur l'âme des vivants. Deux amants, l'un au ciel, l'autre sur la terre, continuent à vivre l'un pour l'autre. Il ne manque à ce mariage dans l'infini que les images corporelles — que les bras de chair. — Mais qu'est-ce que les bras de chair pour deux amoureux qui ont toutes les ressources de l'esprit? S'ils ne montent pas dans le lit nuptial, n'ont-ils pas les divines expansions dans l'azur incommensurable? Les bras corporels ne donnent qu'une étreinte çà et là : qu'est-ce que ce plaisir d'un instant auprès des joies éternelles des baisers de l'âme.

— Oui ; mais, disait Violette en souriant au jeune philosophe des bords du Rhin, celui qui

est sur la terre a toujours ses bras corporels.

— Oui, mais il peut les ouvrir et les fermer sur l'image aimée s'il a la foi. Si son âme a évoqué l'âme de l'absent, il peut ouvrir et fermer ses bras : il sentira les flammes de l'amour sur son sein.

Et le jeune visionnaire qui avait, d'ailleurs, l'air d'un joyeux convive, expliqua très bien à Violette que si les morts ne vivaient plus avec les vivants comme au moyen âge « dans les siècles plus intimes » selon son expression, c'est que la vie aujourd'hui était tout en dehors, c'est qu'on oubliait plus vite dans le brouhaha perpétuel, c'est qu'on se retournait moins vers le passé qui n'était plus une religion. Plus les morts sont oubliés, plus les âmes s'éloignent ; le froid et la nuit se font autour d'elles et elles ne veulent vivre que dans le feu de la lumière.

Violette pensa qu'elle avait trop oublié Paris.

— Et si après avoir oublié longtemps on se rejette dans sa passion, on rappelle l'âme aimée ?

— L'âme aimée revient parce qu'il se passe

souvent un siècle avant qu'elle ne se dégage tout à fait des liens de la terre. On aime toujours le pays natal, même si on y a été malheureux.

Violette avait penché la tête. Elle se disait alors que son fatal amour pour Octave de Parisis était encore la seule chose qui lui fût douce dans la vie.

— Ma chère Violette, dit ce soir-là madame de Campagnac, n'oubliez pas que vous m'avez promis de venir à Naples.

— Non, dit Violette, j'ai fait un vœu, j'irai au château de Parisis.

— Vous êtes folle ! Ce n'est pas moi qui vous accompagnerai dans ce pays perdu !

— Eh bien ! partez pour Naples, moi je retourne en France.

Madame de Campagnac eut beau peindre à Violette toutes les beautés de la ville incomparable, sa jeune amie tint bon dans son idée. Il lui semblait que Parisis l'attendait, elle se disait que là même où il avait vécu, elle vivrait en lui.

Sainte fantaisie d'une âme en peine !

A l'heure même où madame de Campa-

gnac l'embrassait pour lui dire adieu, Violette reçut cette lettre, fort inattendue, de M. Rosignol, l'intendant du château de Parisis :

Madame,

Il s'est passé ici quelques événements fort graves. Je me permets de vous troubler dans votre retraite pour tout vous dire.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris, il s'est présenté au château de Parisis trois traites acceptées par M. le duc de Parisis avant sa mort, montant chacune à la somme de cent mille francs. J'ai toutes les peines du monde à m'expliquer ces dettes que je ne connaissais pas. Il est vrai que M. le duc de Parisis m'a souvent habitué à ces surprises. Je me suis trouvé bien en peine ; je vous ai écrit, vous ne m'avez pas répondu. J'avais votre pouvoir et celui des autres héritiers, j'ai dû vendre les bois de La Roche-l'Épine pour payer. Je vous dirai tout cela en détail.

Ce n'est pas tout. Une autre surprise.

La Roche-l'Épine est habitée à cette heure par une toute jeune fille, une Norvégienne

ou une Danoise qui ne parle pas un mot de français. Elle est accompagnée d'une suivante qui parle français, mais qui ne veut rien dire. Elle s'est contentée de me remettre un bail du duc de Parisis, qui a deux ans de date et qui lui donne le droit, moyennant une très petite redevance, d'habiter pendant neuf ans la châtellenie de La Roche-l'Épine. Je n'avais pas de raison pour braver la volonté de celui que nous regrettons tous. J'ai donc obéi au bail.

La jeune fille est d'ailleurs fort belle. Qui sait ? ce sera peut-être une amie pour vous, quand vous vous déciderez à habiter le château de Parisis.

Violette était déjà bien résolue à retourner en France. Cette lettre hâta son départ de quelques heures.

Elle quitta Venise aussi triste qu'elle y était venue.

— Je vais vivre dans les pâles voluptés de la mort, pensait-elle, pourquoi ne pas mourir tout de suite ?

Mais elle éprouvait une funèbre joie à

se rapprocher du tombeau du duc et de la duchesse de Parisis.

Violette était si bien perdue dans son idée que de Venise à Tonnerre elle ne dit pas vingt paroles à sa femme de chambre, une fille qu'elle avait emmenée de Paris, qui n'était pas une Charmide et qu'elle n'avait jamais prise pour confidente.

Elle voyagea toujours dans le coupé, nul ne la troubla, si ce n'est sa femme de chambre elle-même qui, avant d'arriver à Tonnerre, lui déclara qu'elle n'aimait pas la campagne l'hiver et qu'elle voulait retourner à Paris. Violette, qui était bonne comme la bonté, comprit que cette fille avait dû s'ennuyer dans une pareille compagnie. Elle la laissa partir, convaincue qu'elle trouverait du monde au château.

Et d'ailleurs plus elle serait isolée et plus elle serait près d'Octave de Parisis.